

IL Y A LOIN DE LA COUPE AUX LEVRES!



1. — Muni de sa fronde, le malavisé Totor est à l'affût d'une nouvelle farce à accomplir.

IL Y A PIECES ET PIECES

Assis à ma table, j'étais tranquillement occupé à dîner, reluquant l'appétissant rôti que ma cuisinière venait de déposer devant moi. Tout à coup, un violent coup de sonnette retentit, et ma bonne, après avoir été à la porte, revint me dire qu'un homme demandait à me parler. Pesant contre l'importun qui venait ainsi interrompre mon repas, je me dirigeai vers la porte. L'homme salua et me dit :

— Mon patron demande ce que vous pensez des deux "pièces" ?

— Ah oui ! l'appartement que j'ai à louer comprend en effet deux "pièces", qui sont belles et bien aérées. Cependant...

— Mais il ne s'agit pas de cela.

— Ah ! j'y suis ; vous faites allusion aux deux "pièces" de monnaie fausses que j'ai reçues hier et dont j'ai parlé...

— Monsieur, je vous en prie, vous faites erreur. Il s'agit...

— Cette fois, je comprends, votre patron veut savoir ce que je pense des deux belles "pièces" de gibier que m'a envoyées...

— Encore une fois, non, monsieur.

— C'est donc vous qui m'avez apporté le paletot à la doublure duquel on a remis deux "pièces" ?

— Pas le moins du monde. Laissez-moi vous dire...

— Oh ! bonheur ! il s'agit certainement des deux "pièces" de comédie que je viens de composer.

— Nullement, je vais vous expliquer...

— En effet, expliquez-vous, car je n'y com-



5. — Dissimulé derrière un arbre, il regarde avec malice la face rougeaude du consommateur, en extase devant le plateau chargé que lui présente le garçon.

prends plus rien. Est-ce enfin des deux "pièces" d'eau que j'ai dans ma propriété que vous voulez parler. Je vois que ce n'est pas encore cela. Je ne pense pas que vous veniez de la mairie me réclamer les deux "pièces" nécessaires pour mon mariage. Elles sont envoyées depuis longtemps. Toujours des signes de dénégation. Vous ne faites pourtant pas allusion à deux "pièces" de canon, je suppose.

— De grâce, monsieur, je vous en supplie. Un mot va tout vous faire comprendre, mais laissez-moi dire. Je parle tout simplement des deux pièces de vin vieux que mon patron, qui est marchand de vins, vous a fait parvenir hier.

Je fus si heureux d'avoir enfin débrouillé cet écheveau, que j'invitai immédiatement le garçon marchand de vins à venir déguster avec moi le précieux liquide.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que dans mes nombreux voyages je ne m'étais jamais trouvé aux prises avec un mot si caméléonesque.

ENTRE FIANCES

— Vous m'aimez, dites-vous. Qui me le prouve ?

— Je vous le jure sur...

— Jurez-le-moi sur quelque chose de sérieux, sur quelque chose dont vous ne sauriez vous passer.

— Aimée, je vous le jure sur... mes appointements !



3. — Tout à coup, il se sent rappelé à l'ordre par une main vigoureuse, qui lui allonge les oreilles et lui administre une correction soignée.



4. — Mais sa revanche est déjà prête, et, pendant que, suant à grosses gouttes, le moraliste importun soupire après le rafraîchissement commandé, Totor médite un bon coup.

EXPRESS-POCHADE

Durand. — Je viens de chez les Dubois.

Mme Durand. — Que faisaient-ils ?

Durand. — Dubois était en train de battre sa femme.

Mme Durand. — Est-ce possible ?

Durand. — Parfaitement, mais il s'est arrêté quand je suis entré.

Mme Durand. — Naturellement.

Durand. — Je l'ai prié de continuer, mais il n'a pas voulu.

Mme Durand. — Tu as fait une chose pareille !

Durand. — Pourquoi pas ?

Mme Durand. — Quel cynisme ! Tu aurais regardé tranquillement un homme battre sa femme.

Durand. — Que veux-tu, c'est lui le plus fort.

Mme Durand. — Mais tu es donc un lâche.

Durand. — Moi, pourquoi donc ?

Mme Durand, hors d'elle. — Tu oses le demander, misérable !

Durand. — Enfin, est-ce de ma faute si Mme Dubois n'est pas forte au whist.

Mme Durand. — Au whist ! !

Durand, souriant. — Bien sûr !... je ne t'avais donc pas dit que c'est au whist qu'il l'a battue.

Mme Durand, boudeuse. — Tu n'es qu'un monstre !



2. — Apercevant devant lui un reverbère, il ne trouve rien de mieux que d'en faire voler la vitre en miettes.

SAGESSE D'UN FOU

Dans un village d'Ecosse vivait un pauvre bonhomme nommé Marc-Ferson, qui passait pour fou. Un jour, on le vit s'approcher de l'entrée du château. Le seigneur du lieu était là, se préparant avec des invités à une chasse au renard. Il salua d'un mot aimable le bonhomme, qui regardait curieusement le branle-bas du départ.

— Qu'est-ce qui t'intéresse à ce point ? fit le lord.

— A quoi servent ces chiens ? demanda Marc-Ferson en montrant la superbe meute du châtelain.

— A chasser le renard.

— Et ces chevaux ?

— Egalement à chasser le renard.

— Qu'est-ce que ça coûte tous ces chiens et tous ces chevaux ?

— Environ cent cinquante mille francs, répondit le seigneur.

— Et un renard, combien ça vaut-il sur le marché ?

— Oh ! peu de chose : vingt sous, peut être.

Marc-Ferson hocha la tête.

— Cent cinquante mille francs qui courent rent après vingt sous, fit-il, quel est le plus fou ici ?

Et, tournant le dos à la société, il s'en fut tranquillement, laissant le seigneur un peu interdit.

GRAND SUCCES

Dans le traitement de la coqueluche, les mères de famille emploieront avec succès le BAUME RHUMAL, recommandé par tous les médecins. Seulement 25 cents.



6. — Et lorsqu'il voit son ennemi sur le point d'engloutir la boisson bienfaisante, il lance un projectile qui fait prendre à l'apéritif une direction tout autre que celle attendue par le bourgeois.